



LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Le septième centenaire de la mort de saint Dominique (1221-1921)

Le 4 août 1921 amène le septième centenaire de la mort de saint Dominique, et l'on s'apprête en bien des endroits à célébrer cette date comme il convient. *La Vie spirituelle* n'a pas cru pouvoir demeurer indifférente à cette solennité. Outre que bon nombre de ses collaborateurs sont fils du grand Patriarche, le but qu'elle poursuit lui fait un devoir d'honorer un saint qui a créé dans l'Église un puissant courant de spiritualité. Une grande famille religieuse vit de l'esprit de saint Dominique. Tout une école mystique se réclame de lui. Il nous a paru que nos amis ne nous reprocheraient pas de faire connaître rapidement, à l'occasion de ce centenaire, cette « ancienne école mystique dominicaine, si grave, si noble, d'une spiritualité intellectuelle et mâle (1) ». Tant de chrétiens dans les siècles passés se sont inspirés, et aujourd'hui encore tant s'inspirent de son esprit, qu'il est utile de connaître sur quels principes elle s'appuie. En tout cas, on nous pardonnera de nous être laissé entraîner par la piété filiale, en une occasion qui ne se renouvellera pas de si tôt.

(1) *Christus*, Paris. Beauchesne, 1916, p. 1138.

Saint Dominique

Sa physionomie physique et morale

Les historiens modernes recueillent précieusement les moindres petits témoignages qui caractérisent la conformation physique, la stature, la figure des hommes éminents, héros ou saints. Malheureusement les anciens chroniqueurs sont très parcimonieux de remarques ou de confidences à ce sujet. Nous possédons trop peu de données authentiques sur saint François d'Assise pour en composer une physionomie; nous savons seulement qu'il était petit, maigre et très brun. Nous sommes plus favorisés pour saint Dominique, et nous le devons au récit d'une femme. Ce que des fils ont négligé de remarquer ou de nous relater, une fille n'a pas omis de le faire. Sœur Cécile, heureusement inspirée par la tendresse de son affection, a contemplé saint Dominique et elle a pris soin de nous retracer les traits les plus caractéristiques de sa physionomie : les dimensions de sa stature, le teint de sa chevelure et de sa barbe, la forme de ses mains, le timbre de sa voix. La valeur de ce document est incomparable. Nous serions très heureux d'en posséder l'équivalent pour Jeanne d'Arc. Et soyons bien persuadés que Sœur Cécile, si elle a pu se tromper sur d'autres sujets, ne s'est pas méprise sur la physionomie

de son bienheureux Père, une fille est particulièrement compétente en cette matière. Voici donc ce portrait dont chaque détail est précis, significatif et mérite un examen minutieux :

« Sa stature était médiocre, sa taille souple, son visage beau et un peu coloré par le sang, ses cheveux et sa barbe d'un blond légèrement doré (*modicum rubei*), ses yeux beaux. Il émanait de son front et de ses cils une certaine splendeur radieuse qui attirait l'affection et la vénération de tous. Il apparaissait toujours joyeux et souriant, sauf quand il était mû à compassion par quelque affliction du prochain. Il avait les mains longues et belles, une grande voix noble et sonore. Il ne fut point chauve, il portait la couronne religieuse tout entière semée de rares cheveux blancs (1). »

(1) *Relation de Sœur Cécile*, n° 14. Nous avons suivi presque littéralement la belle traduction du P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, 7^e éd., p. 192. Voir aussi THIERRY D'APOLDA, *Hist. de saint Dominique*, ch. XVIII, *De exteriori forma et dispositione corporis viri sancti*. L'auteur a copié la relation de Sœur Cécile, comme d'ailleurs les écrivains postérieurs. Les principaux documents concernant saint Dominique, sans entrer dans une énumération détaillée, sont : Jourdain de Saxe, *De l'origine des Frères Prêcheurs*, Lettre encyclique; Humbert de Romans, *Chronique de l'Ordre des Prêcheurs*; les Actes de Bologne et de Toulouse; la Relation de Sœur Cécile; Thierry d'Apolda, *Histoire de la vie et des miracles de saint Dominique*, etc., etc... La biographie du saint la plus exacte est celle de M. Jean Guiraud dans la collection « *Les Saints* ». L'ouvrage du P. Lacordaire a, il est vrai, vieilli sur plusieurs points; les recherches historiques sur le XIII^e siècle ont creusé, labouré en tous sens et renouvelé la matière; mais il n'en demeure pas moins que le P. Lacordaire, par ses dons littéraires, et aussi par des intuitions procédant de son génie, de sa vocation, de ses expériences religieuses, de ses affinités avec saint Dominique, a pu écrire sur le fondateur des Prêcheurs des pages non seulement ravissantes, mais encore profondément et essentiellement exactes. Nous avons surtout utilisé pour cette petite étude les Bollandistes et le très remarquable travail des PP. BALME ET LELAIDIER, *Cartulaire ou histoire diplomatique de saint Dominique*. Il importe de ne pas se donner dès l'abord de saint Dominique une représentation erronée. Les documents l'appellent un héraut, un athlète du Seigneur; ce serait

La plupart des peintres ont conçu et représenté saint Dominique selon le type brun, c'est une erreur. L'affirmation de Sœur Cécile est formelle et doit faire loi, le bienheureux était très blond, d'un blond fauve. Et cette particularité nous étonnera moins lorsque nous saurons que ses aïeux appartenaient à la race gothique. Rien de plus fréquent dans la famille des Guzman que les prénoms gothiques, Ruodric, Froïla, Gotrunda, Geloïra. Dominique de Guzman descendait en ligne directe de cette aristocratie héroïque qui avait défendu l'Espagne chrétienne contre les entreprises des Maures, et dont le Cid Campeador est demeuré le type le plus célèbre et le plus légendaire. Le tombeau du Cid se vénérail à Burgos non loin de Calaruega, ville où naquit le saint en 1170. Il appartient donc par ses origines à la race conquérante. Seulement des siècles de domination chevaleresque et de civilisation chrétienne et latine ont amenuisé et intellectualisé la race. Saint Dominique, pour être blond, n'est pas un homme du Nord aux formes hautes et massives, à la figure pâle, osseuse et tourmentée, au parler lent; il est plutôt petit que grand, souple et très svelte, plus robuste qu'on ne pourrait le supposer; légèrement sanguin, il a le teint rosé; tout en lui est vif. Par-dessus tout il possède une figure claire, accorte, lumineuse (1).

Par nature, par naissance, Dominique de Guzman était donc noblement et richement doué, mais il perfectionna ces dons par de longues études, par l'acquisition de toutes les vertus chrétiennes. Quand on entreprend l'étude de saint Dominique, on s'attend à rencontrer un apôtre zélé et miséricordieux; mais à mesure qu'on pénètre plus avant

un contre-sens d'en déduire que le saint était doué de formes athlétiques. Qu'on se figure donc un homme de taille moyenne, harmonieusement constitué, souple, appartenant à cette race blonde du Midi dont il existe encore actuellement dans le sud de la France et le nord de l'Espagne de si beaux exemplaires.

(1) Jourdain de Saxe a, lui aussi, noté cette luminosité du visage de saint Dominique : « Quia cor gaudens exhilarat faciem,.... Multa in ejus facie semper elucebat hilaritas... » *Acta S.*, p. 556.

dans son intimité, on s'étonne de découvrir successivement un véritable savant, un héros chevaleresque, un administrateur averti, un mystique, un thaumaturge, un saint ; et toutes ces qualités différentes ne sont, comme les multiples faces d'un prisme, que les aspects divers d'une personnalité unique en son fond et d'une simplicité transparente. Plusieurs chapitres ne suffiraient pas à présenter sous leur meilleur jour les principales qualités et vertus de notre bienheureux Père. Nous nous bornerons dans cet article à considérer en lui le savant, l'homme d'action et le saint.

*
* *

Si l'on excepte la prière, qui n'est pas précisément un emploi de nos facultés, on pourra dire que la principale et presque l'unique occupation de saint Dominique jusqu'au seuil de l'âge mûr a été l'étude. Dès l'âge de sept ans, il fut confié par sa mère, la bienheureuse Jeanne d'Aza, à son oncle, archiprêtre de Gumiel d'Izan. Il y apprit avec la langue latine les premiers rudiments du savoir. Dans le presbytère, l'enfant mena durant quelques années une existence régulière et studieuse. Il fréquenta sans doute l'école voisine du monastère de la Vigne dont l'abbé, Garcia d'Aza, était également son oncle. Les progrès de Dominique furent si rapides qu'au début de sa quinzième année il possédait déjà, en grammaire, en histoire, en latin et dans les sciences, à peu près tout ce que ses oncles étaient capables de lui enseigner. Ceux-ci obtinrent de le faire agréger à l'université de Palencia. Dans cette ville le noble adolescent, loin de s'adonner aux plaisirs de la vie d'étudiant, se plongea dans les études logiques, littéraires et philosophiques. Les premiers biographes ont célébré à l'envi en termes fleuris la studiosité de Dominique. « En lui la beauté de la jeunesse était rehaussée par la maturité du vieillard. La divine parole était plus suave à ses lèvres que le miel le plus exquis. Les vérités conçues par sa belle intelligence, arrosées par l'eau de sa charité, s'épanouis-

saient en fruits de vie. Il passait des nuits sans sommeil, consacrant au travail le temps dû au repos (1). » Ces éloges ne laissent pas de nous édifier, mais ils ont l'inconvénient d'appartenir aux généralités, aux lieux communs de l'hagiographie. Le moindre grain de mil, le moindre petit détail significatif ferait bien mieux notre affaire. Ce détail révélateur nous a été relaté par Étienne de Metz, l'un des disciples préférés du saint. Aux éloges un peu vagues qui précèdent, le frère Étienne dans sa déposition n'a ajouté qu'un mot, mais précis et lumineux comme une perle. Tous les livres, rapporte-t-il, que Dominique s'était procurés et qu'il vendit par charité dans une crise de famine, étaient interprétés, *glosés*, de sa propre main, « manu sua glossatos (2) ». Ainsi donc durant ses longues veillées, ses nuits blanches, l'étudiant de Palencia, penché sur sa table, à la lueur d'une lampe fumeuse, travaillait patiemment à illustrer ses énormes in-folios de gloses marginales, et il constellait le texte de renvois, d'astérisques et d'étoiles, indices éclatants d'un labeur précis et opiniâtre. Dix années consécutives, les plus florissantes de sa jeunesse, furent consacrées à cette étude approfondie de la dialectique, de la philosophie, de la théologie et particulièrement de l'Écriture Sainte. Ce n'était cependant là qu'un début.

(1) *Jourdain de Saxe*, op. c. : « Prae discendi infatigabilitate noctes pene insomnes peragebat... » *Acta Sanctorum*, 4 août, p. 546. *Thierry d'Apolda*, op. c., caput 1 : « Erant eloquia illá dulcia super mel et favum cordi ejus. »

(2) *Déposition d'Etienne de Metz*, *Acta Sanctorum*, p. 641. Les Bollandistes font remarquer que les maîtres seuls se permettaient d'annoter, d'*illustrer* ainsi leurs livres. Ce seul mot « glossatos » a suffi à Echard pour en conclure que Dominique avait été lecteur en Écriture Sainte : « Verdidit libros manu sua notatos aut notis illustratos. Unde Echardus conjicit, tunc S. Dominicum Palentiae Sacram Scripturam interpretatum esse. » Nombre de critiques ont adopté l'opinion d'Echard, le P. Touron et dernièrement le P. Lemonnyer, dans une suite d'articles très objectifs publiés par l'*Année Dominicaine*, 1921. Notons que les manuscrits au XIII^e siècle coûtaient très cher. La bibliothèque vendue par saint Dominique représentait une petite fortune.

Vers l'âge de vingt-quatre ans, ayant été ordonné prêtre, et, selon les mœurs de l'époque, pourvu d'un canonicat, le jeune chanoine, Dominique de Guzman, se rendit auprès de son évêque, Martin de Baran. A Osma les chanoines avaient adopté la vie commune selon la règle de saint Augustin. Dominique embrassa l'existence monastique dans toute sa rigueur et en observa à la lettre pendant dix ans tous les conseils. La clôture, qui, dans les couvents d'hommes se réduit trop souvent à ceci, qu'elle empêche les femmes d'entrer mais non les religieux de sortir, fut pour lui une digue morale qu'il ne franchit jamais sans raison majeure. « C'est à peine, écrit le bienheureux Jourdain, s'il sortait quelquefois de l'enclos du monastère (1). » Tout le temps qu'il ne vouait pas à l'oraison il le réservait à l'étude. Alors surtout il acquit une science approfondie, personnelle de la théologie et des Écritures. Saint Augustin était pour tous le grand maître, mais il était particulièrement cultivé chez les chanoines réunis sous sa règle. Dominique, nommé pour sa vertu et sa science sous-prieur du chapitre, en arriva bientôt à posséder les œuvres de saint Augustin à fond. Nous verrons qu'il ne se pouvait rencontrer de meilleur maître que saint Augustin et qui fût plus indiqué pour préparer saint Dominique à sa mission apostolique.

Jusqu'en 1203, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de trente-quatre ans environ, il mena donc une vie exclusivement studieuse et contemplative, et sans doute se croyait-il appelé par Dieu à continuer jusqu'à la mort cette existence de chanoine régulier assez analogue à celle du moine bénédictin. Mais un apôtre est rarement mieux préparé à sa mission future que par l'acquisition des aptitudes ou vertus qui semblent le plus contraires à cette mission. Rien ne rend plus apte à la vie active et à la prédication que des années de vie passive, de contemplation et d'étude. En 1203, Dominique, sous-prieur du chapitre, dut accompagner son évêque

(1) « Vix extra septa monasterii comparebat » (*Ibid.*, p. 546).

Diego de Azevedo dans une ambassade vers un prince du Nord. De passage à Toulouse, il constate que son hôte est hérétique, aussitôt il entreprend de le convertir et il y réussit. De ce premier choc avec l'hérésie jaillit l'éclair qui lui découvrit sa destinée. Il résolut, s'il était possible, de se vouer à la conversion des hérétiques. Après un court séjour à Rome, où il fut encouragé par le pape Innocent III, il commença de concert avec son évêque à mettre à exécution son projet. Il était rompu aux exercices de la dialectique et de la controverse, telle qu'on la pratiquait à son époque, il avait appris dans saint Augustin toutes les objections et réponses qu'on pouvait alléguer pour ou contre le manichéisme, il en eût pu dresser de tête le tableau synoptique. C'est pourquoi il n'hésita pas, la grâce aidant, à se mesurer avec les chefs les plus fameux de l'hérésie albigeoise qui n'étaient que des Néo-Manichéens.

Ces chefs n'étaient pas tous des ignorants, comme on est invinciblement porté à le croire. Quelques-uns, docteurs ou prélats renégats, avaient fait dans les universités catholiques de fortes études, et étaient capables de jeter dans le plateau de l'hérésie le poids des objections les plus lourdes et les plus spécieuses. « On ignore trop de nos jours, écrit le P. Balme, ce qu'était l'hérésie albigeoise, et cependant de cette connaissance dépend une intelligence vraie de la mission du B. Dominique (1). » Cette mission fut d'abord essentiellement caractérisée par les controverses théologiques, scripturaires; c'est pourquoi dès les origines la prédication dominicaine fut dogmatique, doctrinale plus encore que morale.

Les conférences contradictoires étaient publiques. Le plus souvent elles étaient placées sous la présidence ou le haut patronage de quelque grand seigneur albigeois. Presque toute la noblesse et le comte de Toulouse, Raymond VI lui-même, était hérétique. Un bureau était constitué chargé

(1) *Cartulaire*, t. I, p. 81. — L'un des chefs hérésiarques, Thierry, avait été jadis doyen du chapitre de la cathédrale de Nevers.

en quelque sorte de marquer les coups et de proclamer le vainqueur. Il fallait être bien osé pour venir argumenter devant une assemblée et un jury aussi partiaux. Dans les circonstances les plus solennelles, la thèse était rédigée, condensée en petits livrets appelés *libelli*. Saint Dominique excellait dans la rédaction de ces thèses. A Fanjeaux, dans une controverse mémorable à laquelle participaient les religieux de Cîteaux, son livret fut préféré à tous les autres, comme étant de beaucoup le plus précis, le plus nerveux, le plus apodictique. Ce labeur de rédaction supposait au plus fort de l'action et dans le feu même du combat de longues heures consécutives de travail intellectuel intense. Rien ne passionne autant un orateur et un apologiste que la préparation à la controverse publique. Un apôtre aussi zélé, aussi ardent que saint Dominique, toujours préoccupé d'être prêt à répondre séance tenante, coup pour coup, aux objections les plus inattendues, devait vivre, durant les semaines de controverse, dans une tension d'esprit, une surexcitation de la volonté, de l'imagination, des passions, littéralement formidable. A Servian, les controverses durèrent huit jours, à Montréal, quinze. Ces conférences étaient de véritables joutes intellectuelles et oratoires, et c'était l'instinct héréditaire de la lutte, l'amour de la parole plus encore que la recherche de la véritable religion, qui amenait toute cette noblesse et cette population méridionale à ces sortes de tournois. Dominique de Guzman, avec sa grande voix noble, très timbrée, sa beauté, sa souplesse, son geste simple et aristocratique, sa facilité de parole, sa vivacité d'esprit, sa science, la clarté lumineuse de son intelligence, la grâce de sa vertu dont le reflet rayonnait sur son front, Dominique dès l'abord fut de ces joutes religieuses le grand champion documenté de pied en cap, dont la parole brillante frappe d'estoc et de taille, et dont la cuirasse ne connaît pas de défaut (1).

(1) C'est pourquoi, comme nous le verrons un peu plus loin, Honorius III qualifie saint Dominique et ses premiers disciples

En 1207, quand Diego de Azevedo fut rappelé dans son diocèse d'Osma, le bienheureux Dominique, qui se sentait prédestiné à guerroyer contre les hérétiques, demeura en Languedoc. Dès lors il dirigea seul la croisade de la prédication. Durant dix ans environ, il mena le bon combat, sans lassitude, et sans obtenir néanmoins des résultats apparemment proportionnés à ses labeurs. Il avait fondé en 1206 le monastère des sœurs de Prouille, qui prospérait rapidement, mais en 1215 il n'avait encore pu rassembler que quelques compagnons. C'est alors qu'il établit à Toulouse en avril de la même année la première maison de l'Ordre.

Parmi les premières démarches des fondateurs, quelques-unes sont si caractéristiques qu'elles revêtent la signification d'un symbole, d'une profession de foi. A peine saint Dominique avait-il réuni les premiers frères dans la maison de Pierre Seïla, qu'il les conduisit lui-même au cours du maître en théologie le plus fameux d'alors, Alexandre Stavensby. Le patriarche des Prêcheurs menant ses fils comme par la main au cours de l'Université, quelle leçon de choses, quel tableau digne de tenter le talent d'un peintre ! Les fils entendirent la leçon, ils la mirent si bien en pratique, qu'après s'être assis au cours en disciples sur leurs talons, ils ne tardèrent pas à escalader les chaires et à s'y installer en maîtres. Les voies de la sainteté sont diverses et mystérieuses. Tandis que saint François éloignait autant qu'il le pouvait ses fils des Universités saint Dominique y conduisait les siens (1). C'est qu'il n'est pas besoin d'être très savant pour prêcher la morale aux

d'invincibles athlètes du Christ : « scuto fidei et galea salutis armati... Verbum Dei quod est penetrabilius omni gladio ancipiti magnanimiter contra fidei exeritis inimicos... » (*Cart.*, t. II, p. 91.)

(1) A Bologne le franciscain Pierre Stacia avait fondé une maison d'études. Saint François accourut et dispersa les frères. Ce geste fait contraste avec celui de saint Dominique. « Bienheureux, disait saint François, ceux qui se feront ignorants pour l'amour de Dieu. » Remarquons cependant que le saint ne condamnait pas la science pour elle-même, mais pour les défauts qu'elle entraîne. — Voir CELANO, *Legenda secunda*, Cap. CXLIX, p. 317.

pauvres et aux paysans, mais il n'en est pas de même quand il s'agit de défendre toute l'économie du dogme catholique contre les attaques des pasteurs de l'hérésie et des docteurs apostats.

L'idée mère de saint Dominique était d'instituer un Ordre de prédicateurs savants, tellement initiés aux difficultés de la philosophie, de l'Écriture Sainte, de la théologie, qu'ils pussent défendre la religion contre les adversaires les plus doctes. Il avait constaté trop souvent, et amèrement déploré l'insuffisance de la prédication commune contre l'hérésie ; il voulait parer à ce mal. Or les Prêcheurs qu'il fallait répandre dans tout le monde connu existaient à Toulouse, ils avaient été approuvés par l'évêque Foulques dans le diocèse, il suffisait d'obtenir du Souverain Pontife l'approbation pour toute la chrétienté. C'est pourquoi Dominique vint à Rome avec son évêque afin d'assister au concile de Latran (novembre 1215). Innocent III les reçut favorablement ; mais cette conception si simple, semble-t-il, d'un Ordre de Prêcheurs spécialement formés pour la prédication doctrinale contre l'hérésie, parut trop hardie et fut considérée par de nombreux prélats comme une usurpation de leur privilège. Les Pères du Concile se bornèrent à dénoncer l'incapacité du clergé, des évêques eux-mêmes, dans la prédication, et leur « manque de science, défaut si fâcheux dans un évêque et tout à fait intolérable (1) ». En conséquence ils enjoignirent aux prélats de confier la prédication à des hommes savants et exemplaires, exactement comme Foulques l'avait fait dans son diocèse.

Saint Dominique revint donc à Toulouse encouragé dans son dessein, mais sans avoir obtenu l'approbation de son Ordre pour l'Église universelle. Il ne se découragea pas un instant, et, comme s'il eût été certain de l'avenir, il commença avec ses premiers compagnons à élaborer à Prouille les Constitutions de l'Ordre futur. Il avait été interdit par

(2) Cf. BALME, *op. c.*, t. I, p. 534.

le Concile de créer de toutes pièces des règles nouvelles. Saint Dominique, ainsi que l'a démontré le P. Balme, emprunta en grande partie ses Constitutions aux Prémontrés. Et rien n'est plus instructif que les modifications apportées par le bienheureux ; on peut affirmer d'une manière générale que les plus importantes concernant les dispenses, le chant, l'office choral, sont justifiées par les nécessités de l'étude.

En possession de ces Constitutions, Dominique reprit le chemin de Rome (septembre 1216). Il multipla les démarches, obtint d'abord une bulle du Saint-Siège contresignée par dix-huit cardinaux confirmant la seule fondation de Toulouse, puis du Pape lui-même, sans doute par une instance personnelle, une seconde bulle d'une importance capitale étendant l'approbation précédente à tout l'Ordre (1) (22 décembre). Ainsi fut institué l'Ordre des Frères Prêcheurs, voué dès sa naissance à la prédication doctrinale contre l'hérésie et par suite réservant une plus grande part à l'étude de la philosophie et de la théologie. Mais toute fondation nouvelle devient immédiatement le point de mire des critiques malveillantes ou simplement inintelligentes. Au début du XIII^e siècle, subordonner, ne fût-ce que d'une manière restreinte et accidentelle, la psalmodie et le chant de l'office aux nécessités de l'étude, quelle innovation, quel renversement des facteurs ; pour des esprits pieux mais étroits et passionnés, pour des *zelanti*, quel scandale ! Quelques années plus tard, même dans l'Ordre des Prêcheurs, un parti de religieux fervents conçut, et non sans raisons, au sujet de la curiosité scientifique de très vives appréhensions. On aimait à redire comment la très Sainte Vierge avait réprimandé saint Dominique de ce qu'il pré-

(1) Nous admettons après le P. Lacordaire et le P. Balme « qu'il existait dans la cour pontificale une opposition à l'établissement d'un Ordre apostolique ». Saint Dominique par une démarche personnelle auprès du Souverain Pontife a, immédiatement après la « solennité » dans laquelle avait été contresignée la première Bulle, obtenu la seconde bulle très courte qui est donc vraiment un « *motu proprio* ».

sumait trop de la dialectique pour convaincre les hérétiques. Dans les *Vitae Fratrum* le peu de sympathie qu'on éprouve pour la philosophie est évidente. On y lit seulement comment le bienheureux Père recommandait d'étudier « dans le livre de la charité (1) ». Cette attitude d'esprit si estimable en ce qu'elle favorise avant tout l'oraison, l'humilité, la pauvreté, la mortification, ne représente pas cependant complètement, parce qu'elle est légèrement hostile à la science, le véritable esprit si large, si intégral de saint Dominique. Le frère Jean de Navarre, qui avait connu très intimement le Saint à Bologne, témoignait solennellement au procès de canonisation qu'il recommandait constamment aux Frères, non seulement en paroles mais encore par ses lettres, l'étude de la théologie et de l'Écriture Sainte. « Je le sais, affirmait le frère, parce que j'ai entendu notre bienheureux Père parler souvent ainsi et que j'ai lu moi-même ses lettres (2). » Une telle estime de la science est rare chez un apôtre et un contemplatif. Parce que durant toute sa jeunesse, son adolescence et une partie de son âge mûr, il s'était adonné courageusement à l'étude, saint Dominique devait, par la suite, toujours en conserver le culte.



Saint Dominique cependant était né pour l'action, pour la lutte, plus encore que pour l'étude. Quand, après avoir vécu trente-quatre ans cloîtré dans le monastère d'Osma, il fut appelé par Dieu à combattre les hérétiques, son cœur

(1) Cf. *Vitae Fratrum*, pars IV, cap. XXI, « De temptatione curiositatis philosophorum ». Pars II, cap. XXV, « De studio ejus in libris caritatis. »

(2) Cf. *Actes de Bologne* : « Item dixit quod praedictus F. Dominicus saepe monebat et hortabatur Fratres dictis et litteris suis, quod semper studerent in novo et veteri Testamento ; et hoc scit, quia audivit eum illa dicentem et litteras ejus vidit... » (*Acta S.* 4 août, p. 638.) Il est déplorable que ces lettres recommandant l'étude ne nous aient pas été léguées par nos premiers Frères. Cette négligence est impardonnable.

tressaillit d'allégresse, son sang généreux fermenta et bouillonna dans ses veines. Toutes les vertus et habitudes combattives de ses ancêtres, par une sorte de reviviscence, ressuscitaient en lui. Enfin ! il allait pouvoir continuer la lutte que les Guzmans ses aïeux avaient menée contre les Maures. Cette terrible et longue guerre que les chevaliers chrétiens, durant des siècles, livrèrent contre les infidèles, particulièrement dans le nord de l'Espagne, a exercé sur toute la civilisation chrétienne au moyen âge une influence essentielle. La pensée, le caractère, le style, la mystique même au XIII^e siècle sont foncièrement imprégnés de conceptions, d'images, de tendances guerrières et chevaleresques. Cet état d'esprit est frappant dans la vie et les œuvres de saint Ignace, de sainte Thérèse, à plus forte raison le retrouverons-nous en saint Dominique.

La mission du saint en Languedoc fut dès l'abord une véritable campagne bientôt secondée par une croisade. Durant la bataille de Muret, à quelques pas du champ de bataille, parmi le fracas des armures et les appels des mourants, Dominique, avec les sept évêques et les trois abbés, suppliait Dieu dans l'église à la manière de Moïse et des prophètes, les bras en croix levés vers le ciel, et poussant un si grand mugissement qu'il semblait hurler plutôt que prier (1). Durant et après la croisade, les apôtres qui évangélisaient les régions hérétiques bravaient les plus grands dangers. Le légat Pierre de Castelnau fut massacré par les Albigeois dans un affreux guet-apens. Lorsque les chroniqueurs nous rapportent que Fangeaux était la citadelle du Christ, que Dominique était le héraut de la foi ; lorsque Honorius III, le 22 décembre 1216, dans

(1) « Exemplo Moysis in bello Josue levantes manus in coelum, deprecantes Dominum pro servis, qui se mortis imminentis periculo pro ejus nomine ac fide exponebant ; orantes vero et clamantes in coelum, tantum mugitum pro imminente angustia emittebant quod ululantes videbantur potius quam orantes » (*Balme, op. c., t. I, p. 415*).

(2) *Ibid.*, t. II, p. 91.

la bulle adressée à son cher fils Dominique confirme l'Ordre, lui prédisant que ses frères seront « les futurs champions de la foi, *pugiles fidei* » ; lorsque le 21 janvier 1217, il encourage le bienheureux et ses premiers compagnons, les qualifiant : « d'invincibles athlètes du Christ, armés du bouclier de la foi et du casque du salut, ne redoutant pas ceux qui peuvent occire le corps, mais brandissant magnaniment contre les ennemis de la foi le verbe divin, glaive plus pénétrant qu'une épée à deux tranchants, *gladio ancipiti* », toutes ces métaphores dont se servent le Pape, les chroniqueurs, et qui nous semblent aujourd'hui pompeuses et archaïques, étaient alors tout actuelles et toutes proches de la réalité. Dominique, le premier des Prêcheurs, fut réellement un invincible chevalier du Christ, n'ayant pas la moindre appréhension de la mort, la moindre crainte « de ceux qui peuvent occire le corps ». Jamais apôtre militant ne se sentit mieux dans sa vocation. Quand il partait pour combattre les ennemis du Christ, il bravait les plus grands dangers, non seulement avec audace, mais avec une sorte d'enthousiasme, d'ivresse spirituelle. Lorsqu'il traversait les villages les plus hostiles, il ne pouvait s'empêcher d'entonner de sa grande voix retentissante, *tubaliter sonantem*, ses hymnes les plus chères. Il claironnait sa foi comme il convient à un héraut du Christ. Terrible et toujours victorieux dans les controverses, il apparut aux populations chrétiennes comme le digne successeur des héros antiques, Roland et le Cid, et les trouvères ne tardèrent pas à le célébrer dans leurs chansons de geste :

Jésus-Christ enlumina
Son cœur et son corps et lui donna
Si grant grâce, ce me semble ;
Quand les gens venoient ensemble
Qui le vouloient regarder
Et dans sa face se mirer,
Ils ne pouvoient, comme le soleil
Qu'on voit si clair et si vermeil.

Ainsi rimait le trouvère picard, et il n'était que « l'écho

de ce qui, au treizième siècle, se chantait partout sur le bienheureux dans la chaumière rustique comme au foyer du manoir féodal (1) ». Personne n'imaginerait plus aujourd'hui au sujet d'un prédicateur une cantilène de ce genre. Mais les mœurs chevaleresques du XIII^e siècle sont si éloignées des nôtres que nous ne pouvons plus les réaliser même en pensée. Saint Dominique fut à la lettre et en toute réalité un apôtre chevaleresque. Au souverain mépris que ses ancêtres lui avaient légué de la mort, il ajouta la passion la plus ardente, la folie chrétienne du martyr. Quand les sicaires albigeois, apostés à l'orée d'un chemin creux et solitaire, l'attendirent pour le massacrer, le serviteur du Christ, dès qu'il les aperçut, marcha sur eux en précipitant le pas avec tant d'assurance que les meurtriers déconcertés demeurèrent immobiles. « Qu'aurais-tu fait, lui demandèrent-ils ensuite, si nous t'avions frappé ? » Il leur répondit : « Je vous aurais prié de ne pas me tuer d'un seul coup, mais de me tailler les membres l'un après l'autre, de m'arracher les deux yeux, et de me laisser rouler comme un tronc sans branches dans une mare de sang. » (2) Le caractère de saint Dominique ordinairement paisible et affable recérait et déployait dans les conjonctures tragiques une sombre et terrible énergie espagnole. Le patriarche de tant d'inquisiteurs ne cueillit pas cependant la palme du martyr, il la laissa sur le bord du chemin à ses fils, à Pierre de Vérone († 1252) et à d'autres. Il passa. Il avait encore une longue route à parcourir.

(1) *Cartulaire*, t. I, p. 58 ; voir, p. 501, le texte des vers que nous avons légèrement modifié et rajeuni. Le P. Balme ajoute judicieusement : « Il fallait que, même dans le Nord de la France, saint Dominique fût très populaire, pour qu'un trouvère eût ainsi l'idée de composer, avec la vie du saint, une chanson de geste. »

(2) *Jourdain de Saxe*, op. c. : « Rogassem vos, inquit, ne repentinis me subito perimereris vulneribus ; sed successiva mutilatione membrorum protraheretis martyrrium ; dehinc autem ostensis ante oculos meos detruncatis membrorum particulis et erutis postmodum oculis truncum reliquum relinqueretis in hunc modum suo sanguine volutantem... » *Acta Sanctorum*, p. 549.

Nous ne savons si la chrétienté connut jamais de plus prodigieux marcheur que saint Dominique. On est étonné de constater avec quelle aisance il entreprenait les plus longs voyages, avec quelle célérité il traversait la France et l'Italie. Comme il mendiait sa nourriture dans les bourgades et étanchait sa soif aux sources d'eau pure, les préparatifs n'étaient pas onéreux. Le bissac du pauvre dans lequel il plaçait d'un côté les Épîtres de saint Paul et l'Évangile selon saint Matthieu, de l'autre quelques morceaux de pain, ne pesait guère sur son épaule, il était robuste, souple et léger, il marchait vite. On connaît sans doute le portrait immortel que le P. Lacordaire a tracé de Dominique apôtre : « Il voyageait à pied, un bâton à la main, un paquet de hardes sur les épaules. Quand il était hors des lieux habités, il ôtait sa chaussure et marchait nu-pieds. Si quelque pierre le blessait en chemin, il disait en riant : « Voilà notre pénitence (1). » Allant ainsi, il sillonna l'Europe chrétienne en tous sens, dispersant ses disciples, les semant de préférence dans les grandes villes et les autres centres universitaires.

Dès l'an 1217, ayant obtenu du pape les autorisations nécessaires, il se voua entièrement à la propagation et à l'organisation de son Ordre. Le 15 août de la même année, dans l'église de Prouille, Dominique, transporté par une inspiration prophétique, annonça à la population vainement évangélisée depuis tant d'années, les fléaux qui allaient fondre sur elle : « Là où n'a valu la bénédiction, vaudra le bâton, *Ou non valseñh agols, val bagols...* Un grand nombre d'entre vous périront par le

(1) *Vie de Saint Dominique*, p. 244. — Le Frère Bonvisi, dans sa déposition, rapporte ce trait significatif, vécu : que le bienheureux ne consentait pas à laisser porter ses chaussures. Aller à pied a été d'abord comme un point de règle pour le frère Prêcheur ; il ne devait pas être monté. C'est pourquoi l'évêque Foulques, dans l'autorisation qu'il donna dans son diocèse en juillet 1215 aux Prêcheurs, loue : « *Dominicum et socios ejus, qui, in paupertate evangelica, pedites religiose proposuerunt incedere...* » Les premiers frères, a-t-on traduit, étaient les fantassins de la prédication.

glaive, les tours seront démolies, les murailles jetées par terre, et vous serez réduits en servitude. C'est ainsi que *bagols*, le bâton, vaudra où n'a pas prévalu la bénédiction. » Après cette prophétie de malédictions proférée d'une voix tonnante et avec la souveraine autorité d'un thaumaturge, le bienheureux Père proclama la décision qu'il avait prise de disperser ses disciples de par le monde. C'est en vain que le comte Simon de Montfort, l'archevêque de Narbonne et l'évêque de Toulouse s'efforcèrent de lui faire retirer sa déclaration. Jamais, dit Jourdain de Saxe, l'homme de Dieu ne revenait sur une décision arrêtée. Il partagea donc la chrétienté entre ses fils. Deux partiraient pour Toulouse, quatre pour Madrid, six et un frère convers pour Paris; quant à lui-même, avec Etienne de Metz, il se réservait Rome et l'Italie. La sublime audace de saint Dominique dispersant ses disciples fut un coup de génie. L'hérésie comme un monstre aux têtes multiples avait poussé des prolongements vitaux dans les plus grandes villes de la chrétienté; il était donc vain de prétendre l'étouffer en la combattant seulement à Toulouse et dans le Languedoc, c'était partout à la fois qu'il fallait l'étreindre. Les frères partirent donc pour leurs destinations respectives. Le bienheureux Père, avant de quitter le Languedoc, assura par de nombreuses négociations la subsistance de ses chères filles de Prouille. Il attachait autant d'importance à l'existence des Sœurs qu'à la conquête d'une province. La preuve en est qu'il laissa deux religieux à Prouille, Noël et Guillaume Claret. Tandis que les frères combattaient, les Sœurs feraient oraison et pénitence; ainsi, par leurs efforts concertés, ils convertiraient le monde.

Tout étant ainsi réglé, Dominique partit pour Rome avec son fidèle Etienne de Metz. Il était alors âgé de quarante-huit ans, jouissait de la plénitude du génie et de la sainteté. Comme s'il eût pressenti sa fin prochaine, il se hâta d'entreprendre et d'exécuter. L'histoire même a peine

(1) *Balme*, op. c., t. I, p. 169.

à le suivre. Dans la seconde quinzaine de décembre 1217, il se trouvait encore en Languedoc. Il traverse la France, franchit les Alpes, prêche à Milan, à Bologne, recrute quatre nouveaux disciples, et, moins de trois semaines après arrive à Rome. Il est fréquemment reçu par Honorius, lui expose les besoins de son Ordre. Il prêche à Saint-Marc et les autres églises avec un succès si extraordinaire que le peuple déchire ses vêtements pour s'en faire des reliques. Il fonde le couvent de Saint-Sixte. Les religieux étaient déjà quarante. Il en détache cinq et les envoie à Bologne. Pour rendre de tels prodiges vraisemblables, il convient de remarquer que Dominique ne se manifestait pas seulement comme un orateur irrésistible, mais comme un thaumaturge, qui multiplie les prodiges, lit dans les âmes, guérit les malades, ressuscite les morts. Doué d'une puissance d'esprit prodigieuse, il mène de front les négociations les plus diverses. Il obtient des bulles du pape en faveur des frères de Paris, du couvent de Prouille. Et tous ces soucis ne l'empêchent pas, durant le carême 1218, d'interpréter l'Apocalypse dans l'*Aula* du Seigneur Pape avec une telle maîtrise, que la voix publique sanctionnée par l'autorité ecclésiastique l'acclame : Maître du Sacré Palais (1).

Après neuf mois environ passés à Rome, jugeant la fondation de Saint-Sixte désormais assurée, il reprend sa besace et son bâton et part pour la visite de ses couvents. En novembre il est à Bologne, console les frères éprouvés par les insuccès et la misère, et leur annonce l'arrivée de frère Réginald (2). La présence de ce dernier allait changer

(1) Le plus autorisé témoin de cette tradition est saint Antonin. Les Bollandistes, d'ordinaire assez rigoureux au sujet des traditions concernant le saint, écrivent : « Certe nemo dubitare potest, quin S. Dominicus in sacra Scriptura fuerit versatissimus, ut aliunde colligitur ex assiduo illius studio... Hinc facile admittimus Sanctum, epistolas Pauli in palatio Pontificis interpretatum esse, atque ab illo loco communiter Magistrum sacri palatii appellatum fuisse... » *Op. c.*, p. 164.

(2) Les Frères de Bologne se souvenaient du réconfort apporté par

la face des choses, tant il est vrai qu'il faut au moins une personnalité supérieure pour qu'un couvent ressuscite et progresse. Mais saint Dominique avait déjà quitté Bologne, traversé les Alpes, et il arrivait à Prouille. Il s'arrête quelques jours auprès des filles aînées de son Ordre, envoie deux religieux fonder un couvent dans la ville de Lyon, qui était alors un des principaux foyers de l'hérésie vaudoise, puis il prend le chemin de l'Espagne. Au plus fort de l'hiver, il franchit les Pyrénées par le col de Roncevaux, vient à Burgos présenter au roi Ferdinand pour ses frères les lettres de créance. Il repart, parcourt les lieux témoins de son enfance, prêche une sorte de mission à Ségovie, y fonde le couvent de Sainte-Croix, pénètre jusqu'au cœur de l'Espagne, fonde un autre couvent à Madrid. Cela fait, il revient en arrière et se dirige vers la France par Guadalupe. Les disciples qui l'accompagnent, lassés par ces courses incessantes, l'abandonnent, sauf trois dont un religieux de chœur et, à la gloire des frères convers, deux d'entre eux. « Voulez-vous aussi vous en aller ? » leur dit saint Dominique. « A Dieu ne plaise, répondirent-ils dans leur héroïque simplicité, que nous quittions le chef pour suivre les pieds (1). »

De retour à Prouille, saint Dominique ne tarda pas à se diriger sur Paris par le sanctuaire de Roc-Amadour ; il avait hâte de constater par lui-même tout le bien qu'on lui avait rapporté du couvent de Saint-Jacques. La fondation, en effet, sous la direction de deux hommes éminents, l'abbé de l'Ordre, Mathieu de France, et le lecteur, Michel de Fabra, s'était solidement implantée et avait rapidement prospéré. Le couvent était florissant comme un églantier au plus fort du printemps. Trente religieux de chœur groupés autour de leur prieur formaient une magnifique couronne de roses blanches. Tous accueillirent à son arrivée

saint Dominique, ils l'appellent un consolateur éminent, « consolator fratrum magis quam aliquis ». Déposition du frère Etienne, *op. c.*, p. 641.

(1) Balme, *op. c.*, t. II, p. 241.

le bienheureux Père avec des sentiments de joie et de piété filiale. C'était vraiment un beau couvent que le couvent de Saint-Jacques. Mais, hélas ! saint Dominique était un impitoyable semeur. Sa maxime d'administration la plus générale était : qu'il faut parsemer le grain dans les sillons où il fructifie et non l'entasser dans les greniers où il pourrit. Après avoir prêché aux frères une sorte de retraite où il leur inculqua son esprit, le fondateur les dispersa aux quatre vents du ciel. Il assigna les uns à Reims, d'autre successivement à Limoges, Metz, Poitiers, Orléans. Le frère Pierre Seïla, désigné pour la fondation de Limoges, tenta, les larmes aux yeux, de s'en faire dispenser ; il ne possédait « qu'un cahier des homélies du bienheureux Grégoire ». — « Va, va, mon fils, lui dit saint Dominique, deux fois le jour je prierai pour toi, tu feras beaucoup de bien. » Et il lui donna sa bénédiction.

Le frère Seïla partit pour Limoges, et en même temps, le bienheureux Dominique, accompagné d'un religieux et d'un frère convers, reprit le chemin de l'Italie. Il passe par Dôle, Lausanne, laisse dans une de ces villes le religieux de chœur, et, suivi du seul frère convers, commence l'escalade du Simplon. Dans cette traversée des Alpes, le frère Jean exténué, mourant de faim, se laissa choir, ne pouvant plus faire un pas ; par miracle un morceau de pain presque aussi blanc que la neige se trouva tout à coup à portée de sa main. Saint Dominique, cet apôtre à la stature médiocre, mais souple, nerveux, soutenu d'ailleurs par une volonté indomptable, était d'une résistance prodigieuse à la fatigue. Il était le Père, il n'avait pas le droit d'être las, ni d'avoir faim. Frère Jean mangea seul le morceau de pain tombé du ciel, et tous deux, continuant leur route, descendirent vers Milan, puis arrivèrent vers Bologne. Il y avait environ huit mois seulement que saint Dominique avait quitté cette ville. Si nous pouvions évaluer tout ce que ces huit mois représentent de travaux, nous serions confondus et nous nous inclinerions très bas devant cette puissance d'action absolument extraordinaire, surnaturelle.



Quand on s'est efforcé d'accompagner durant quelques mois saint Dominique dans ses pérégrinations, ses marches et démarches, on se demande comment cet infatigable apôtre a pu trouver encore le loisir et la force d'être un mystique, un ascète, un saint. Les relations de ses disciples les plus intimes, les mieux renseignés, ne laissent aucun doute à ce sujet. La science, le génie de l'action et de l'administration furent les aptitudes les plus extérieures de saint Dominique, celles qui le mettaient en communication avec le monde. Les demeures les plus intimes de son âme, les plus profondes, les plus vastes, les plus lumineuses, les plus ornées de pierres précieuses, furent celles de la prière, de la méditation, de l'oraison, de l'union à Dieu. Dans cette ultime demeure de l'Union, la plus sereine, la plus silencieuse, la pensée de son cœur veillait toujours auprès de Jésus ainsi que la flamme rouge du sanctuaire. Saint Dominique s'était imposé comme l'une des principales sauvegardes de sa vie spirituelle de ne jamais s'entretenir que de Dieu ou avec Dieu. Sa conversation s'exerçait sur les sujets les plus élevés, dogme, morale, Ecriture Sainte, salut des âmes, théologie mystique (1). Il fut l'un des quelques hommes au monde qui surent converser. Ajoutons au don de la parole, de la science, le charme de la personne, la distinction aristocratique, le prestige de la sainteté, et cette lumière qui émanait de son front, et nous admettrons aisément, selon l'expression du bienheureux Jourdain, qu'on avait peine à se détacher de saint Dominique quand on avait commencé à causer avec lui. Le saint avait conscience du charme édifiant de sa conversation. Après avoir prié la nuit durant au sanctuaire de Roc-Amadour, Dominique avec le frère Bertrand

(1) Déposition de frère Ventura, prieur de Bologne : « Item dixit quod eundo per viam... semper volebat vel disputare de Deo, vel docere, vel legere, vel orare... » *Acta Sanctorum*, p. 633.

marchait allègrement sur Orléans et Paris. Tous deux selon leur coutume chantaient alternativement les versets des psaumes et des litanies. Ils dépassèrent des pèlerins allemands qui, admirant la piété et l'entrain de ces Prêcheurs, se mirent à les suivre. Arrivés le soir à la ville, ils les prièrent de demeurer avec eux. Le deuxième jour, Dominique dit à son compagnon : « Frère Bertrand, j'ai sur la conscience que nous moissonnions le temporel de ces pèlerins sans pouvoir semer en eux le spirituel. C'est pourquoi, s'il vous plaît, prions à genoux le Seigneur qu'il nous donne d'entendre et de parler leur langue, afin que nous puissions leur annoncer le Seigneur Jésus (1) »... Le miracle s'accomplit, et durant quatre jours saint Dominique les entretint des mystères de la foi avec une telle onction et une telle sublimité que les pèlerins perdaient conscience de la route, tant leur âme était transportée et leur cœur ardent (1). Les profanes ne peuvent pas soupçonner à quel point les conversations mystiques passionnent les personnes vouées à la perfection.

Cependant parler avec les hommes, fût-ce exclusivement de Dieu, ne pouvait suffire au bienheureux Dominique. Après avoir pendant des heures charmé et édifié ses compagnons de route, il les pria d'aller un peu de l'avant et il les suivait à quelques centaines de pas en arrière, faisant oraison, s'entretenant seul à seul avec le divin Maître. Il entra dans un colloque si intime avec Jésus que dans sa ferveur il parlait tout haut et esquissait des gestes involontaires, « comme d'écartier de la main des étincelles ou de chasser des mouches (2) ». Après une heure ou plus de cette méditation intime et fervente, il pressait le pas, rejoignait les frères, leur proposait de chanter des cantiques spirituels, et lui-même entonnait quelque une des ses hymnes préférées, l'*Ave maris Stella*, le *Veni Creator*. Les

(1) GÉRARD DE FRACHET, *Vitae Fratrum*, cap. x.

(2) « Et hic inerat ei in tali oratione gestus ac si abigeret favillas aut muscas a facie sua » (*Thierry d'Apolda*, op. c., cap. xxxiv).

pèlerins à pied ont toujours beaucoup chanté. La grande voix noble de saint Dominique et de ses premiers fils a retenti sur toutes les grandes routes d'Espagne, de France et d'Italie et en a fait sonner tous les échos.

Ainsi la vie apostolique de saint Dominique soigneusement irriguée par les prières, les méditations, les entretiens mystiques, baignait tout entière dans un fonds d'oraison, de grâces surnaturelles. C'est pourquoi, lorsque après un long voyage, le bienheureux Père arrivait à l'un des couvents de l'Ordre, il ne lui était pas nécessaire de se recueillir avant d'adresser la parole aux frères. Sur-le-champ il faisait rassembler le chapitre et il n'avait besoin que d'entr'ouvrir les lèvres pour laisser couler à flots de son âme les plus suaves exhortations mystiques et morales.

Or, ces journées de saint Dominique si remplies, si harassantes, préludaient à des nuits pleines de divins mystères et surnaturellement lumineuses. Plus on pénètre avant dans le secrets des saints, et plus leurs vies se révèlent extraordinaires ; l'impossible devient la réalité et la raison humaine demeure confondue. Après avoir combattu tout le jour, saint Dominique, la nuit et quelquefois jusqu'à l'aurore, combattait comme Jacob avec l'ange du Seigneur. Les témoignages en sont multiples et incontestables, l'oraison nocturne de saint Dominique était d'abord une sorte de combat. Déjà à Osma on percevait la nuit à travers la porte de sa cellule les gémissements qu'il poussait pour la conversion des pécheurs. A certains moments, de sa poitrine oppressée sortaient comme des rugissements mal contenus qui se répercutaient jusqu'aux extrémités du dormitorium, « les frères qui reposaient dans le voisinage en étaient éveillés et quelques-uns émus jusqu'aux larmes (1) ». Dominique dans l'église ou la cha-

(1) « Quia post Completorium et orationem communiter factam a Fratribus, faciebat nos intrare dormitorium, et ipse remanebat in ecclesia in oratione ; et in nocte, dum orabat, ad tantum gemitum et planctum prorumpebat et movebatur, quod Fratres, qui erant in vicino, excitabantur a somno, et quidam eorum ad lacrymas commo-

pelle parcourait tour à tour et lentement les autels dans une sorte de ronde sans fin, s'inclinant, s'agenouillant, se prosternant devant les statues ou images des saints, le tout jusqu'à cent fois, *sive centies*. Plus rarement, lorsqu'il désirait obtenir une faveur extraordinaire, il priait les mains élevées et jointes au-dessus de la tête, le corps tendu ainsi « qu'une flèche lancée vers le ciel par un arc divin (1) ». Comme toutes ces génuflexions, ces attitudes orantes ne pouvaient toujours pas assouvir sa soif inextinguible de sacrifice et d'amour, il se retirait dans quelque coin écarté du cloître, détachait la chaîne de fer qu'il portait autour de ses reins et commençait à se donner une terrible discipline, il frappait sur son dos dénudé comme un forgeron sur une enclume, et les gouttelettes de pourpre ne tardaient pas à jaillir comme des étincelles. Apaisé, il revenait adorer Jésus, le divin Maître, et il se tenait alors immobile devant l'autel. C'est là que Dieu l'attendait. L'esprit fondait sur lui, le saisissait, l'enlevait dans ses serres et le transportait jusqu'au troisième ciel. Plus d'une fois les disciples virent leur bienheureux Père transfiguré, rayonnant. De quelles révélations était-il favorisé en de telles extases ? Sans doute n'aurait-il pu lui-même le dire, de tels mystères étant essentiellement ineffables.

Saint Dominique n'a pas laissé, comme saint Ignace de Loyola et sainte Thérèse, un traité, une méthode d'oraison, et, s'il ne l'a point fait, c'est sans doute faute de loisirs, mais c'est aussi parce que sa prière était toute active, qu'il passait soudain à la plus haute contemplation, sans y apporter d'art, de manière et encore moins d'artifice. Pas plus que l'apôtre saint Paul, avec qui il présente tant d'affinités et à qui il avait voué un culte de prédilection, saint

vebantur. » (*Acta S.*, p. 641). Déposition de frère Etienne, prieur provincial de Lombardie.

(1) « Inveniebatur nihilominus saepe in orando erigi totus ad coelum, per modum sagittae electae de arcu extenso projectae, sursum in directum elevatis manibus supra caput fortiter extensis atque conjunctis invicem... » (THIERRY D'APOLDA, *Acta S.*, p. 631.)

Dominique n'apporta jamais dans l'oraison de méthode rigoureuse, il priaït d'intuition, de génie. De même que, dans le domaine de l'art et de la science, il se rencontre des génies créateurs qui, selon l'expression excessive de Pascal, se moquent des règles, ainsi dans l'ordre surnaturel et mystique se trouve-t-il des âmes surnaturellement douées qui atteignent aux plus hauts degrés de l'oraison, de l'union, sans suivre les règles de la méditation commune avec ses préludes, ses divisions, sa conclusion.

Le mysticisme de saint Dominique, nous devons nous y attendre, était doublé d'un ascétisme impitoyable. Car la sainteté est comme une médaille d'or, dont l'endroit est le mysticisme, mais dont le revers est l'ascétisme. Les livres de chevet du bienheureux furent toujours les *Conférences* de Cassien et les *Vies des Pères du désert*. Il relisait incessamment les enseignements des ascètes et il s'exerçait, par une sainte émulation, à égaler leurs austérités. Il portait l'hiver comme l'été la même vieille tunique rapiécée. Même dans ses pérégrinations il était d'une sobriété incroyable, n'acceptant jamais qu'un pain et un potage, passant tout le carême au pain et à l'eau. Il couchait sur la dure, fréquemment au pied des lits moelleux que des mains attendries et délicates lui avaient préparés. Il se donnait chaque jour la discipline, il se flagellait jusqu'au sang durant des *miserere*. Cependant, comme il s'estimait trop compatissant pour son propre corps, il avait fréquemment recours au bras plus fort de quelque disciple plus jeune et il se faisait discipliner « avec une chaîne de fer à trois branches (1) ». La tradition a conservé en Espagne, à Ségovie, dans une grotte aujourd'hui convertie en sanctuaire, le souvenir des murailles que le bienheureux avait ensanglantées.

(1) « Item majores disciplinas in corpore suo accipiebat et frequentiores... et idem magister Dominicus faciebat se disciplinari, et etiam se disciplinabat cum catena ferrea, quae habebat tres ramos... et dixit hoc se audivisse a Fratribus, qui ei disciplinas dederunt... »
(*Acta S.*, p. 637.)

Mais par-dessus toutes les vertus ascétiques, il en fut une que saint Dominique pratiqua et légua à ses fils en apanage : la sainte pauvreté. Il ne détestait, il ne redoutait rien tant que le luxe, le train de vie, la beauté des couvents, et tout ce qui discrédite, aux yeux du monde, la sainte prédication. Dans la vie des apôtres, des fondateurs d'ordre, certaines expériences, certaines leçons de choses éprouvées au début de leur mission, demeurent toujours dans la suite présentes à leur mémoire comme des points fixes et lumineux. Saint Dominique conserva toujours le souvenir de ces abbés de Cîteaux, pieux, doctes, zélés, et qui n'avaient obtenu aucun résultat dans leur prédication en Languedoc, parce qu'ils ne possédaient ni les réalités ni les apparences de la pauvreté évangélique. C'est pourquoi au chapitre général de Bologne il fit décréter que les Frères Prêcheurs renonçaient à jamais à toute possession. En somme, ce que saint Dominique apportait de nouveau, c'était la prédication par la science et par la pauvreté ; il savait bien que quelques-uns parmi ses fils négligeraient l'étude assidue de la théologie et de l'Écriture, mais il redoutait bien davantage que beaucoup d'entre eux pour des raisons spécieuses ne fussent des apostats de la pauvreté. C'est pourquoi sur cette vertu il se montra, surtout à la fin de sa vie, d'un rigorisme et d'une intransigeance dont il n'était pas coutumier, et qui donnent d'autant plus à réfléchir. Aux deux chapitres généraux de Bologne 1220, 1221, le saint fondateur avait déjà constaté du relâchement chez ses fils concernant la pauvreté, et il avait dû se dresser de toute sa grandeur contre l'invasion des richesses. La victoire qu'il remporta ne lui parut pas si assurée et définitive qu'il ne gardât à ce sujet de vives inquiétudes. Sur son lit d'agonie, recommandant la pauvreté à ses fils, il s'échauffa et, dans un accès de zèle, se soulevant à demi sur sa couche, il maudit et appela la malédiction divine sur les frères qui introduiraient indûment les richesses dans son Ordre (1).

(1) Certains frères, prieurs, aumôniers des sœurs, avaient estimé

Saint Dominique avait le droit d'être sévère, car, durant toute sa vie et jusque dans ses derniers moments, il donna l'exemple de la plus stricte pauvreté. Dès qu'il se sentit gravement atteint, incapable désormais de se soutenir, il se coucha dans le réduit obscur qui lui servait de tanière (1). On le transporta dans la cellule du frère Moneta, puis, quelques jours plus tard, sur la colline de Sainte-Marie-du-Mont, où l'air était plus pur. Mais le serviteur de Dieu était foncièrement épuisé, le zèle de la maison de Dieu l'avait consumé jusqu'aux moindres fibres de sa chair, jusqu'à la moelle de ses os. Il se rendit compte le premier que toute réaction contre la fièvre qui l'emportait était impossible. Il ne songea plus qu'à la mort. Il demanda qu'on rassemblât les frères autour de lui. Le Prieur avec vingt religieux monta à Sainte-Marie. Le bienheureux Père voulut prêcher une dernière fois, et de sa couche il leur adressa le plus éloquent et le plus émouvant de ses sermons. Ayant entendu rapporter que le moine, dont l'église dépendait, songeait à lui réserver un caveau dans

tout à fait illogique et inconfortable de se rendre à pied au chapitre de Bologne, alors que des personnes dévouées mettaient gracieusement à leur disposition des montures. Ils vinrent donc sur des chevaux, des mules ou des bourriques. Quand saint Dominique l'apprit, il fut saisi d'une sainte indignation et il ordonna à ses disciples les plus zélés d'aller perquisitionner dans les écuries des moindres auberges. Il fit vendre à l'encan sur la place publique les montures avec tout le harnois. On se souvenait encore à Bologne deux siècles plus tard du dénouement inattendu qui avait mis fin à l'équipée des Frères. La malédiction de saint Dominique proférée sur le lit de mort contre les frères riches, n'est pas attestée par des témoins auriculaires, mais par une tradition remontant à Humbert de Romans. Sans en contester l'authenticité, nous craignons que les paroles de notre bienheureux Père n'aient été quelque peu altérées. Il n'en reste pas moins qu'il a réprouvé et maudit les richesses.

(1) C'est un fait que saint Dominique n'avait pas de lit; le frère Jean de Navarre l'affirmait au procès de canonisation, et comme les enquêteurs lui demandaient comment il le savait, il répondit : « S'il avait eu un lit, je l'aurais bien trouvé, l'ayant soigneusement cherché. *Si lectum proprium habuisset, bene scivisset, maxime cum studiosus fuit in quaerendo.* » *Acta S.*, p. 639.

le sanctuaire, le bienheureux Père exprima la volonté formelle d'être enseveli sous les pieds de ses frères. Le prieur étonné, craignant d'avoir mal entendu, lui demanda où il désirait être inhumé ; il répondit d'une voix distincte : « sous les pieds de mes frères ». Les religieux le ramenèrent donc au couvent de Saint-Nicolas sur une civière, craignant à chaque secousse de le voir expirer, « *timentes ne in via moreretur* (1) ». Quand on fut arrivé au couvent, le frère Dominique se reposa pendant un longue heure, puis il fit appeler le Prieur et lui dit : « Préparez-vous. » Et comme le Prieur avec les frères étaient prêts pour la recommandation de l'âme, il leur dit : « Attendez encore un peu. » Alors le Prieur au nom de tous : « Père, vous savez comment votre départ nous laisse tristes et désolés ; souvenez-vous de nous quand vous serez auprès du Seigneur. » Le frère Dominique, levant les yeux et les mains vers le ciel, dit : « Père saint, parce que j'ai persévéré volontiers dans ta volonté et que j'ai gardé et conservé ceux que tu m'as donnés, je te les recommande, garde et conserve-les. » Les frères tous ensemble se rappelant à lui, il leur répondit : « Je vous serai plus utile après la mort que je ne le fus durant ma vie. » Il s'écoula encore un peu de temps ; puis, sentant que sa fin approchait, il dit à voix basse au Prieur : « Commencez ». Alors ils commencèrent à psalmodier les prières pour la recommandation de l'âme. Le bienheureux Père, qui conservait toute sa connaissance, s'efforçait de suivre et même de prononcer les paroles, mais hélas ! il avait complètement perdu l'usage de cette grande voix sonore qui avait porté le nom de Jésus aux foules les plus nombreuses ; on ne distinguait plus que le balbutiement de ses lèvres. Au moment où les frères commençaient le *Subvenite* : « Venez à son aide, saints de Dieu, accourez au-devant de lui, anges du Seigneur ; recevant son âme,

(1) Ce récit concernant les derniers moments de saint Dominique est la traduction presque littérale de la relation faite au procès de canonisation par le prieur de Bologne, frère Ventura.

faites-en l'offrande au Très-Haut », le bienheureux Dominique rendit son âme à Dieu. C'était en l'année 1221, il avait cinquante et un ans.



Tel fut Dominique de Guzman, patriarche et fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Ce qui le caractérise avant tout, c'est l'accord, l'harmonieuse synthèse des vertus apparemment les plus contraires : la douceur avec l'énergie, l'amour de l'étude avec celui de l'action, le génie de la contemplation avec l'esprit d'organisation. De là une figure d'apôtre si heureusement pondérée et si puissante que pour en retrouver l'équivalent, il faut le comparer aux plus grands, à saint Bernard, à saint Paul. Il est remarquable aussi que saint Dominique, depuis son enfance jusqu'à sa mort, a suivi une voie, une trajectoire admirablement droite, sans retours en arrière, sans déviations d'aucune sorte. Doué d'une intelligence très ouverte, d'un cœur affectueux, d'une énergie extrême, il n'a jamais abondé en un sens unique, il a toujours gardé un équilibre parfait, il a su se défendre toujours des curiosités inquiètes, des tendresses excessives et des hardiesses téméraires. Il n'a pas été poète comme saint Grégoire de Nazianze ou saint François d'Assise, ni écrivain comme saint Augustin, mais il a été théologien, orateur, apôtre, ascète, mystique et saint. Les premières impulsions inculquées à un Ordre religieux par le fondateur ont une importance capitale ; par un phénomène de filiation morale assez mystérieux, elles se transmettent aux générations suivantes, se différenciant et s'épanouissant tout spécialement chez quelques individus éminents. L'impulsion donnée par saint Dominique à l'étude devait un jour engendrer le bienheureux Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin ; le don des prophéties et des miracles devait se retrouver à un degré éminent dans le grand thaumaturge saint Vincent Ferrier ; l'ascétisme et le mysticisme seraient

représentés par le bienheureux Henri Suso, sainte Catherine de Sienne et tant d'autres. Ainsi les plus illustres parmi les fils et les filles de saint Dominique ont porté à leur plus haut point de perfection et de splendeur quelque un des rayons qui composaient la figure lumineuse de leur Père. Quelques-uns ont pu être de plus grands théologiens, ou des orateurs plus prestigieux, mais aucun n'a été apôtre plus complet, plus puissant, plus saint. Dominique de Guzman est incontestablement une des personnalités les plus éminentes que nous présente l'histoire de l'Église.

H. PETITOT.
